

dages, le capitaine du navire fédéral pourrait bien découvrir que la tourmente les a fortement ébranlés. Il n'y a plus autant de confiance parmi les passagers. Tout cela prouve que les ministres, pas plus que les simples mortels, ne peuvent compter sur un heureux lendemain.

Comme les lecteurs de L'Opinion Publique connaissent déjà tous les détails et les phases de cette question, nous la mettrons de côté pour causer de "notre politique nationale" et de la "colonisation."

* *

Contrairement à ce que laissait entrevoir le discours du trône prononcé par Son Excellence le Gouverneur-Général, à l'ouverture du quatrième parlement, au mois de février dernier, la politique nationale du gouvernement ne s'établira pas sans rencontrer des obstacles.

La pensée que le Canada ne veut plus servir de comptoir au profit du commerce étranger, a créé de l'agitation et des inquiétudes sérieuses dans les cercles intéressés.

D'après certaines prétentions publiquement émises, on dirait que le Canada n'a pas le droit de travailler pour lui, chez lui, et à son profit, mais qu'il existe pour être toujours pauvre et servile. C'est là le résumé de toutes les prétentions que l'on manifeste contre nous.

En présence des grandes colères que l'on nous fait, nous serions bien en droit de prier nos adversaires de nous laisser voir cette clause du testament d'Adam qui déclare le Canada taillable et corvéable à bon plaisir.

Mais toute cette agitation des intérêts étrangers ne pourra rien contre la ferme et intelligente volonté du pays. Si l'on nous met des obstacles, nous n'aurons que la peine de les renverser. Le pays sent des besoins et il aspire à les satisfaire. Si, pour y parvenir, les intérêts étrangers doivent en souffrir, eh bien! alors, tant pis pour les intérêts étrangers :

"Avant tout, nous serons Canadiens."

La terre d'Amérique est jeune, mais son histoire renferme déjà des précédents terribles pour ceux qui veulent en faire une terre d'exploitation. Et l'on doit savoir que l'histoire se répète.

Quoi qu'il en soit, la Chambre des Communes du Canada a adopté le tarif protecteur. Il a été voté dans la séance du 9 avril dernier, après une discussion orageuse.

Le vote s'est pris sur un amendement proposé par l'honorable M. Mackenzie. L'amendement se lit comme suit :

Résolu—Que, bien que cette Chambre soit disposée à pourvoir amplement aux exigences du service public et au maintien du crédit public, elle regarde le projet maintenant sous considération comme étant de nature à répartir inégalement, et par suite d'une manière injuste, le fardeau des impôts ; à détourner les capitaux de leur emploi naturel et le plus avantageux ; à faire bénéficier certaines classes aux dépens du peuple ; que ce projet tend à rendre inutiles les efforts persistants du pays et les sacrifices qu'il s'est imposés, en vue d'obtenir une part du commerce immense et toujours croissant qui se fait sur ce continent, et à créer un antagonisme entre la politique commerciale de l'Empire et celle du Canada, qui pourrait amener des conséquences profondément regrettables.

Voici l'état du vote pris sur cet amendement :

CONTRE.—MM. Alison, Arkill, Baby, Baker, Benoit, Bergeron, Bergin, Bolduc, Boulton, Bourbeau, Bowell, Brooks, Bunster, Bunting, Burnham, Cameron (Victoria), Carling, Caron, Cimon, Cockburn (Northumberland), Colby, Connell, Costigan, Coughin, Coupal, Coursol, Currier, Cuthbert, Daly, Dawson, DeCosmos, Desaulniers, Desjardins, Dewdney, Domville, Drew, Dubuc, Dugas, Elliott, Farrow, Ferguson, Fitzsimmons, Fortin, Fulton, Gault, Giguère, Gill, Girouard (Jacques-Cartier), Girouard (Kent), Grandbois, Hackett, Haggart, Hay, Hesson, Hilliard, Hooper, Houde, Hurteau, Ives, Jackson, Jones, Keeler, Kilvert, Kirkpatrick, Kranz, Landry, Lane, Lanthier, Little, Longley, Macdonald (Kingston), Macdonald (Victoria, C. B.), Macdonald (Cap Breton), Macdonald (Picton), Macdonald (Victoria, N.-E.), McMillan, McCallum, McCarthy, McQuaig, McDougall, McInness, McGreevy, McKay, McLennan, McLeod, Massue, McQuade, McTory, Merner, Méthot, Mongenais, Montplaisir, Mousseau, Mullart, O'Connor, Ogdén, Orton, Quiquet, Paterson, Paterson (Essex), Perreault, Pin-

sonneault, Platt, Pope (Compton), Pope (Queens' P. E. I.), Plumb, Poupore, Richey, Robertson (Hamilton), Robinson, Robitaille, Rochester, Ross (Dundas), Rouleau, Routhier, Ryan (Marquette), Ryan (Montréal), Rykert, Schaw, Sproule, Stephenson, Strange, Tassé, Tellier, Thompson (Cariboo), Tilley, Tupper, Valin, Vallée, Wade, Wallace (Norfolk), Wallace (York), White (Cardwell), White (Hastings), White (Renfrew), Williams, Wright.—136.

POUR.—MM. Anglin, Bain, Borden, Bourassa, Burke, Burpee (St-John), Burpee (Sunbury), Cameron (Huron), Cartwright, Casey, Casgrain, Chandler, Charlton, Christie, Cockburn (Muskoka), Dumont, Fiset, Fleming, Galbraith, Geoffron, Gillies, Gilmour, Gunn, Haddow, Holton, Huntington, Killam, King, Larue, Laurier, McDonald (Inverness), Mackenzie, McIsaac, Malouin, Mills, Oliver, Olivier, Paterson (Brant), Pickard, Rinfret, Roberson (Shelburne), Rogers, Ross (Middlesex), Rymal, Scriber, Skinner, Smith (Selkirk), Smith (Westmoreland), Snowball, Thompson (Haldimand), Trow, Weldon, Yeol.—53.

* *

L'infatigable Messire Labelle, curé de Saint-Jérôme, vient de jeter les bases d'une Société de colonisation sous le haut patronage de Sa Grandeur Mgr Fabre.

On devient membre en payant dix cents par année.

Son opération doit s'exercer dans les limites du diocèse de Montréal.

Cette Société de colonisation réussira. En la plaçant en dehors des atteintes de la politique, son fondateur lui a garanti l'existence.

C'est comme cela que nous avons toujours compris la possibilité de fonder et maintenir efficacement des sociétés de colonisation dans le pays. Il y a eu plusieurs sociétés de ce genre de formées, et elles ont toutes péri parce qu'on les a nourries du poison de la politique. La politique fait mourir les œuvres qui ne vivent que par le dévouement et les sacrifices. La colonisation est une de ces œuvres. Elle ne peut s'effectuer que par le patriotisme le plus courageux.

Nous espérons que tous les diocèses de la province suivront le patriotique exemple fourni par le diocèse de Montréal. Notre clergé ne fera en cela que suivre ses nobles traditions. L'histoire du pays est là pour prouver que le clergé canadien a toujours été l'inspirateur et le guide de tous les grands mouvements religieux et nationaux qui se sont accomplis en Canada. Il n'a jamais compté avec les difficultés. Par son zèle et son patriotisme grandissant toujours avec les obstacles, il a su faire réussir tout ce qu'il a entrepris pour la défense de nos libertés religieuses, comme pour le maintien de nos droits civils et politiques. Les évêques Briand, Plessis et Lartigue occupent une place d'honneur parmi les défenseurs des libertés du Canada.

Notre législature locale devra favoriser efficacement ce beau mouvement de colonisation. Elle a mille moyens à sa disposition pour cela. Les législateurs de la province ne doivent pas oublier que la colonisation des terres incultes est le complément nécessaire de la politique nationale. Car nous considérons qu'il serait bien inutile de travailler à augmenter la production indigène au moyen de la politique protectionniste, si nous ne travaillions pas en même temps à multiplier le nombre des consommateurs.

C'est notre manière de voir, et nous la disons telle que nous la pensons.

FABIEN VANASSE.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 30 avril 1879.

Pendant que le Chili s'appête à exterminer le Pérou et même la Bolivie, le printemps, qui n'en veut à personne, fait son entrée triomphale dans nos campagnes et nos jardins publics.

Il nous est apparu comme à l'ordinaire, entouré de son état-major de rouges-gorges, de robins et d'allouettes, faisant éclore à chacun de ses pas, des fleurs de nos buissons et des chansons de nos poètes.

Quand on revoit ces miracles de la végétation, ces splendeurs de la nature mises à neuf, on se demande à soi-même si l'hi-

ver au crâne pelé, à la barbe inculte, a toujours des droits à notre respect!

Il est évident qu'en nous imposant l'hiver, le Créateur a voulu nous faire expier la faute du premier homme!

Cela saute aux yeux.

Mais, comme nous devenons de jour en jour plus sages, espérons que l'hiver sera pour nous aussi plus clément.

Cette saison affreuse, du temps des païens, n'épargnait pas, comme aujourd'hui, le pays où fleurit l'orange.

Ceux qui voudraient ne pas me croire n'ont qu'à lire ces quatre vers traduits d'Horace, livre I, Ode VIII :

As-tu vu le Soracte où la neige s'entasse? La forêt qui regrette, hélas! son manteau vert Et le Tibre lui-même enchaîné par l'Hiver Ronger son frein de glace!

* *

La troupe italienne de M. Strakosch a pris sa volée pour l'Europe; il ne nous reste plus que les oiseaux du Central Park pour nous faire oublier Mme Gerster. Mlle Aimée, qui nous revient de Paris avec les beaux jours, se met en quatre pour secouer l'indifférence de son auditoire.

Cet oiseau moqueur de premier ordre vient d'avoir un enrouement qui a consterné ses admirateurs et surtout son manager.

Est-ce pour cela qu'il est question de fonder à New-York une Assurance contre les rhumes de cerveau et les maux de gorge?

* *

Le gouvernement vient de soumettre tous les navires qui voudront entrer à la Nouvelle-Orléans, à une quarantaine de vingt jours; les villes qui bordent l'Atlantique, à commencer par New-York, sont l'objet de grands soins de propreté; on pourchasse à outrance les chiens errants et les tramps. Et cependant, on a laissé pénétrer dans nos murs l'Assommoir. Quelle imprudence!

Cette ordure se joue en ce moment à l'Olympic théâtre.

Si ce tableau de mœurs d'une partie de la population parisienne est exact, je comprends la répugnance du Sénat français pour la rentrée définitive des Chambres à Paris. On ne délibère pas dans un cloaque.

Balzac disait un jour à un de ses amis: "Lorsque vous voyez dans une première loge un de ces élégants, au geste insolent et le lorgnon à l'œil, soyez sûr que, neuf fois sur dix, il n'a pas de chausettes!"

Les personnages que nous peint M. Emile Zola dans l'Assommoir ne portent pas de lorgnons, c'est vrai, ni de chausettes, c'est sûr; mais en revanche ils sentent terriblement mauvais!

Il n'est pas impossible que ce produit malsain d'une littérature malade n'aille étaler ses hideurs jusques à Montréal. En ce cas, je prie mes amis, au nom du bon goût outragé et de la société française calomniée, de saluer les acteurs de ce mauvais drame par un ouragan de sifflets et un déluge de pommes pourries.

* *

Le président Hayes a décidément du caractère: ceux qui en douteraient n'ont qu'à voir comme il a jeté son veto à la tête des démocrates.

C'était son droit et il en a usé.

Le bill sur l'armée est renvoyé à ses auteurs.

C'est au nom de la liberté des polls que la majorité du Sénat et de la Chambre s'est prononcée pour l'éloignement des troupes fédérales des Etats qui jugent pouvoir s'en passer pendant les élections.

Il est bien évident que sans l'intervention de l'armée, le président Hayes n'aurait jamais été élu. Tout le monde et les républicains eux-mêmes en sont convaincus.

C'est pour cela que les démocrates voudraient enlever cet important atout du jeu de leurs adversaires. En cela, ils n'ont pas tort.

Grant est le seul homme d'état républicain qui soit capable de se mesurer avec Tilden. Le fameux voyage qu'il achève en ce moment n'a été qu'une démonstra-

tion, une réclame pour éblouir ses futurs électeurs.

Lorsque le vainqueur de Lee reviendra dans sa patrie, nous allons assister à un nouveau retour de l'île d'Elbe.

Les discours, les réceptions, les toasts, les ovations vont enivrer le peuple américain et lui faire perdre ce qui lui reste de bon sens.

Du reste, pourquoi se passionner pour l'un ou l'autre parti, pour Grant ou pour Tilden? Les uns et les autres ont modifié leurs principes.

Autrefois, les démocrates représentaient l'aristocratie et le conservantisme. Aujourd'hui, nous les voyons faire cause commune avec les socialistes et les green-backers.

Il en est de même des républicains qui, de farouches novateurs qu'ils étaient, sont devenus conservateurs... de leurs places; des ennemis de tout changement, de vrais Joseph Prudhomme enfin.

* *

Un de mes amis me demandait dernièrement à quelle opinion j'appartenais: —A l'Opinion Publique, lui ai-je répondu.

ANTHONY RALPH.

LA JEUNE-LORETTE

(Pour faire suite à Tahourenché)

(Suite)

Je crois que la Jeune-Lorette compte de quarante à cinquante maisons sur le plateau de la chute, éparses, semées comme au hasard dans un champ d'une vingtaine d'arpents en superficie. La réserve est coupée en deux par le chemin de la reine: l'autre partie en dehors du village, de dimension à peu près égale, descend en talus vers la rivière Saint-Charles. C'est un enclos vague où s'élève un seul bâtiment en bois, une remise ou un hangar, terrain écorné vers le sud-ouest par un moulin à moudre les grains et par la fabrique de papier de M. Reid. Un petit carré, entouré d'une clôture pleine, en planches, y est réservé au cimetière. Au centre, on a planté, au-dessus de la tombe du chef Nicolas, jadis la gloire de la tribu, le grand arbre de la religion, la croix principale. Nicolas était un bon cœur, un intrépide guerrier, un chrétien pieux; nul plus que lui n'était digne de reposer sous les racines de l'arbre devant lequel le chêne et le cèdre du Liban s'inclinent. Tout au bord du chemin, je lis sur une planche blanche le nom de Francis Gros-Louis, le père de l'un de nos chefs les plus distingués, mort il y a quelques années sous le plomb d'un assassin. Au dire de tous, Francis était un fin chasseur, d'une rare intrépidité, connaisseur de la forêt, et doux, humble comme un enfant. On l'a tué dans la montagne voisine, lorsqu'il était en vue de la fumée de sa demeure, pour lui enlever quelques dollars, prix de ses services dans une excursion de chasse qu'il venait de faire avec le colonel Rhodes. Sa mort a été très-sensible, a causé un deuil sérieux dans la tribu.

D'humbles petites croix de bois, inclinées, avariées, brisées, attestent ça et là des souvenirs pieux, suprême résistance de la vie réfugiée dans le souvenir. Tôt ou tard, elles disparaîtront, rongées, détruites par le gazon, le chiendent auquel leur pourriture servira d'engrais. A quoi bon tenter de résister à cette puissance, la Mort, devant qui tout fléchit? Un seul, dans toute l'histoire, a pu lui dire: "O mort! où est ton aiguillon," mais celui-là était un Dieu, le maître de la vie. Pour nous, pauvres humains, nous avons beau fleurir nos morts de monuments, d'or, de bronze, de marbre, entasser frivolité sur vanité, le Temps, intendand ponctuel de la raison sociale Vie et Mort, tient compte à chacun des associés de son apport, et la vie reste toujours en déficit. Que de monuments sans noms, c'est-à-dire morts, à partir des pyramides d'Égypte et venir à la petite croix du cimetière de la Jeune-Lorette! Les pyramides valent-elles autant que nos croix de cèdre? Non! car les